



Nicole Malinconi

CE QUI  
RESTE  
récit

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ouvrage publié avec l'aide  
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Photographie de couverture : René Robinet,  
La classe de Madame Robinet à Mézières dans les années 1950  
(détail)

© Arch. Dép. Ardennes, 3Fi753\_5

Mise en page : Mélanie Dufour  
© Les Impressions Nouvelles – 2021  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Nicole Malinconi

# CE QUI RESTE

récit

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



*Le moment où je parle est déjà loin de moi.*

Nicolas Boileau

*Seulement, il ne reste pas de souvenir d'autrefois,  
Pas plus qu'après il n'y aura de mémoire pour l'avenir.*

Ecclésiaste, I:11



## I

La guerre, nous, on n'en a rien vu. Tout venait de finir quand nous sommes sortis du ventre de nos mères, neuf mois et quelques après que les trains et les convois de fortune eurent ramené les prisonniers, les déportés, les clandestins, les errants et qu'il n'était rien resté d'autre à ceux-là et à celles qui les avaient attendus durant des mois ou même des années qu'à fêter leurs retrouvailles jusque dans les corps pour tâcher de se convaincre qu'ils étaient encore vivants. C'est dire si nous sommes nombreux. Le Général de Gaulle nous appelait les Beaux Bébés. Nous étions les enfants de la Libération.

On voyait bien que nous ne savions pas ce que c'était que la guerre, nos parents ne cessaient de nous le répéter. En plus, quand parfois nous restions les derniers à table, figés devant notre assiette de bouilli, ils ajoutaient qu'il nous en aurait fallu une bonne, de guerre, pour apprendre à vivre. Ils prenaient leur voix tranchante des punitions. On aurait dit qu'ils étaient en colère d'en arriver à nous souhaiter un tel malheur. Alors, le nom de la guerre se dressait devant nous, tout mystérieux, tout plein d'hostilité, et nous étions assis devant notre pitance comme si nous avions irrémédiablement raté une occasion et que nous allions en être marqués à vie.

Plus tard, il nous faudrait insister maintes fois pour qu'ils nous disent comment la guerre leur avait appris à vivre.

Ils disaient qu'il faudrait pourtant bien finir par apprendre à manger de tout comme tout le monde. C'était une des preuves qu'on devenait grand, comme abandonner sa cuiller pour une fourchette et un couteau, fourchette à gauche, couteau à droite, retirer ses coudes de la table, ne pas parler la bouche pleine, ne pas couper la parole, ne pas se lever avant que tous aient fini, rouler sa serviette dans l'anneau.

Au début, nos mères nous avaient emmaillotés dans des langes en tissu qu'elles faisaient tenir avec des épingles de sûreté; elles nous avaient enveloppés dans un nid d'ange; elles nous avaient couchés sur de petits matelas de crin; nous avions porté des barboteuses bouffantes et des chaussons tricotés, du bleu aux garçons, du rose aux filles, ou peut-être l'inverse, finalement, on hésite; disons juste qu'alors, personne n'hésitait là-dessus.

Nous étions nombreux à avoir été revêtus, un jour, d'une longue robe immaculée prêtée par une parente ou une voisine; un homme et une femme nous avaient tenus ainsi vêtus au-dessus d'une grande vasque et le prêtre avait versé de l'eau sur notre front en déclarant qu'il nous baptisait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. L'homme et la femme étaient devenus automatiquement nos parrains et marraines et nous avions été inscrits dans le grand registre des enfants

de Dieu, qui était presque aussi important que celui de l'état-civil où nos pères nous avaient déclarés.

Une fois devenus enfants de Dieu, nous pouvions toujours mourir de mort subite ou d'autre chose dans notre berceau comme cela arrivait de temps en temps, notre âme allait s'élever aussitôt vers le paradis, contrairement à celle des enfants sans baptême, qui allait errer sans fin dans les limbes tandis que leur petit corps serait relégué dans la parcelle des anges, au cimetière.

Nos mères disaient qu'il fallait manger pour être forts et ne pas attraper la polio. Pour la tuberculose, en revanche, maintenant qu'on avait la pénicilline, on n'allait plus mourir de ça. Elles nous donnaient tout de même nos granulés de calcium pour les os, notre cuillère d'huile de foie de morue et notre verre de lait; elles nous pressaient le jus d'une viande rouge qu'elles achetaient bien cher; elles versaient des gouttes de teinture d'iode dans le verre de lait. Pour l'iode, l'idéal, c'eût été la mer.

Elles faisaient briller le dessus de la cuisinière avec une crème blanche qui devenait noire à force de frotter; elles récuraient les casseroles en aluminium avec un tampon de paille de fer et de la poudre *Vim*; elles réchauffaient, elles transformaient les restes de la veille en nouveaux plats; elles ôtaient de très fines épluchures aux pommes de terre; elles gardaient du café chaud sur le bord de la cuisinière; elles disaient Je mets la nappe, comme signal du repas; elles tricotaient, même les chaussettes; parfois, elles détricotaient un chandail troué, lavaient la laine et en faisaient un chandail plus

petit ou autre chose ; elles faisaient des reprises à l'aiguille qu'on aurait dit des tissages ; elles pédalaient à toute vitesse sur une machine à coudre ; elles retournaient les cols et les poignets usés des chemises d'homme ; dès le matin, elles mettaient des tabliers à bavette et à bretelles croisées ; une femme sans tablier faisait désordre ; elles repassaient le linge avec des fers qui portaient bien leur nom, elles en avaient deux, un petit et un grand, qu'elles faisaient chauffer sur le poêle ; on entendait un léger craquement d'étincelle quand elles effleuraient la semelle du bout de leur doigt mouillé ; elles nous lavaient dans une bassine en zinc au milieu de la cuisine ; elles démêlaient, à genoux, d'épaisses touffes de laine de mouton qu'elles sortaient de grands ballots en jute ; elles ôtaient les brindilles et tout ce qui n'était pas laine, elles lavaient celle-ci pour ôter le gras et l'odeur d'animal, puis elles remplissaient des taies et des petits matelas avec cette mousse blanche ; elles brûlaient du café vert dans une espèce de tambour qu'elles faisaient tourner à la manivelle ; l'odeur s'élevait dans la cour, dépassait les toits, et toute la rue savait que quelqu'un brûlait du café, puis nous calions le moulin entre nos genoux pour moudre les grains devenus bruns ; elles faisaient bouillir les draps dans de grandes cuves qui chauffaient sur un feu, elles passaient le blanc au bleu, elles l'étendaient sur l'herbe et sur les haies pour le blanchir plus encore ; elles mettaient les cols des chemises d'homme à l'amidon ; elles gardaient et rangeaient les ficelles, les rubans, les papiers d'emballage, les boîtes, les bobines, les boutons, les bouchons ; tout pouvait toujours servir ; elles faisaient leurs boccoux, leurs

confitures, leurs fenêtres, leurs cuivres, leurs armoires, leur trottoir, leur seuil, leur samedi, leur ménage; elles passaient la serpillière, le corps replié vers le sol, sans fléchir les genoux; elles allaient dans les coins; des coins pas nets, ça en disait long; elles montraient à leurs filles comment on fait, elles avaient appris de leurs mères ce qu'elles apprenaient à leurs filles; leur savoir, elles l'avaient enrichi de tout ce qu'elles avaient appris aussi durant quatre ans, qu'elles nommaient Système D et qui leur avait bien servi, à l'époque, pour ne pas mourir de faim.



Un jour, nous apprenions que nos parents nous avaient trouvés dans un chou ou qu'une infirmière nous avait déposés à la maison ; nous pouvions aussi être venus en avion, amenés par les Américains. Entre nous, on comparait parfois nos origines, dont le récit tournait court une fois commencé, mais nous avions l'air de nous en contenter comme si nous avions juste dit aux autres où nous habitons. Nos parents ne revenaient pas là-dessus. De temps en temps, ils disaient qu'Untel et Unetelle allaient acheter un petit garçon ou une petite fille ; personne ne savait d'avance lequel des deux ce serait, pas même les futurs parents. La femme se mettait alors à porter des robes froncées à l'empêchement, si larges que son corps disparaissait pendant des mois sous l'ampleur du tissu.

Parfois, nos parents se parlaient à voix basse devant nous ; ils parlaient aussi avec les voisins ou les invités ; ils se disaient des mots que nous n'avions jamais entendus et qui les faisaient pouffer en nous lorgnant, et ils nous tournaient le dos pour achever leur phrase, comme s'ils avaient été gênés de dire devant nous ce qu'ils se disaient mais que c'était plus fort qu'eux. Nous comprenions parfois que celui dont ils parlaient, on ne l'attendait pas parce que quelqu'un – mais qui ? – n'avait